
XYZ. La revue de la nouvelle

Le cri des poissons

André Carpentier



Number 110, Summer 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66668ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carpentier, A. (2012). Le cri des poissons. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 20–31.

Le cri des poissons*

André Carpentier

Si vous n'entendez pas le cri des poissons, vous ne savez pas ce que c'est que la vie.

GILLES DELEUZE, cours 67,
30 octobre 1984

AURÈLE SAUTE accumule depuis des années des larmes qui ne veulent pas couler et qui lui encomrent la tête. Il faut dire qu'Aurèle traverse le paroxysme d'une maladie du travail dans laquelle la revanche contre les gagnants au grand jeu de la vie sociale mobilise le meilleur de son temps et de sa personne. Chez Aurèle, vivre et travailler, c'est depuis si longtemps du pareil au même qu'il a fini par s'effondrer sous une chape d'indifférence à tout, jusqu'à omettre d'exiger de lui-même des plaisirs extérieurs au travail. Depuis quelques mois, en fait, Aurèle passe par toutes les désinences de la déroute.

Le magasin d'importation de meubles en teck où Aurèle écoule l'essentiel de son temps d'éveil à titre de vendeur est pourvu d'un coin cuisine. Ce midi-là, une demi-douzaine d'employés, vendeurs et gens de bureau, le nez dans le sandwich ou dans la salade, y rêvent en silence du numéro gagnant de la loterie. Or, comme le patron passe la tête dans l'embrasure de la porte pour vérifier que tout va pour le mieux sur son territoire, ainsi qu'il le fait tous les midis, Aurèle, pas moins pris dans son monologue intérieur que les autres, croit soudainement s'entendre jeter par-dessus la mêlée : « Je voulais vous dire, patron, j'ai décidé de demander un congé. » Et comme il y a un moment où il n'est pas certain s'il l'a juste pensé ou s'il l'a vraiment dit, il s'essaye à reformuler sa décision : « Je pars un an. »

* Le lecteur peu familier des termes indiens trouvera un glossaire abrégé à la fin du texte.

Aurèle y songe depuis longtemps, sans jamais oser en parler à personne. À peine en débat-il parfois avec lui-même. « Je pars », se répète-t-il, comme pour confirmer sa décision surprise. Car cette annonce en constitue toute une, de surprise, certes pour le patron et pour les collègues, mais aussi pour Aurèle lui-même qui, quelques secondes auparavant, ignorait toujours que sa décision était arrêtée. « C'est ça, je pars en voyage. »

Aurèle voit alors le patron s'introduire dans la cuisine des employés en projetant gravement son regard d'homme à poigne. « Est-ce que tu pars en Inde, Aurèle, ou au Népal, comme les hippies d'autrefois ? » Un flagorneur se fend d'un rire aussitôt décroissant, tandis que d'autres attendent d'Aurèle une réplique qui remette le patron à sa place. Mais c'est mal le connaître que de croire Aurèle capable d'une répartie qui fasse dépérir un arrogant. « C'est ça, je pars en Inde. » Ce choix lui paraît moins risqué que le Népal, qu'il ne saurait localiser sur le globe. Aurèle Saute est un imaginaire distrait, plutôt bancal côté géographie, qui n'a jamais le temps de s'intéresser à rien qui excède son territoire immédiat.

« Ma femme et moi, on s'est arrêtés trois jours en Inde en rentrant de Malaisie », renchérit le patron, qui jette autour son œil de faucon debout sur sa proie. « Je ne vous dis pas le monde qu'il y a là, la pauvreté, les chiens, les vaches, les mendiants jusqu'à la porte du Holiday Inn. Et la nourriture ! Un an de malaises intestinaux, Aurèle, y as-tu pensé ? »

Comme Aurèle ne réagit ni de la voix ni de l'œil, le patron explore d'autres pistes : « T'en vas-tu jouer des clochettes chez les Krishna ? Ou passer le balai dans un ashram ? » Il n'est pas peu fier de son épandage de culture, le patron, qui rit à gorge évasée dans le silence de becs zippés de ses employés. « Vas-tu visiter des villes saintes, genre Bénarès ? » Aurèle fait ostensiblement signe que oui. « Ah ! Vârânasî, lance le patron...

— Bénarès, reprend Aurèle.

— Bénarès, Vârânasî, c'est la même chose ! C'est juste que Bénarès a changé de nom... On avait eu une soirée des 21

Grands Explorateurs sur Vârânasî, ma femme et moi : le Gange, les ghâts, la crémation à ciel ouvert, les sâdhus... J'aime autant te dire qu'on n'a jamais mis les pieds là ! »

La décision de partir pour Vârânasî a ainsi trouvé sa justification : les patrons n'y vont pas. « Tu pourrais apprendre à jouer du sitar, ça mettrait de l'ambiance dans le magasin », lance le patron, toujours aussi fier de ce qu'il sait que de ce qu'il est. Aurèle pense plutôt qu'apprendre à vivre un peu pour lui-même serait déjà quelque chose.

* * *

Le congé d'Aurèle sera négocié en dix minutes et sans difficulté, à cause de la mondialisation des marchés, de la récession, de la rationalisation du personnel et toutes sortes d'autres motifs opportunistes, et parce que l'adjoint au patron ne prendra sa retraite que dans un an. Aurèle tombera pile, au retour, pour apporter son expérience à celui qui entre-temps aura été nommé adjoint, qui ne sera pas Aurèle, évidemment, on ne récompense pas les absents. Et cela évitera de licencier Isabelle, la dernière entrée au service, qui illumine le bureau de ses yeux pers et de ses cuisses blanches.

Quiconque prétendra regretter son départ mentira, car Aurèle ne laissera personne derrière lui. Ni famille ni amis intimes, que des voisins anonymes au teint de foutre et des collègues décervelés par la télé, sauf peut-être cette Isabelle, qui suit des cours en gestion d'entreprise par les soirs, comme elle dit, mais qui ne le regarde jamais en face. Aurèle partira sans bruit et quasiment sans but, car un point de chute ne constitue pas une visée en soi.

* * *

Se retrouver une première fois en Inde n'est pas une mince affaire, surtout quand on n'a pas voyagé plus loin que Myrtle Beach l'été et Playa Coco l'hiver. Le lendemain matin de son arrivée, Aurèle fera l'expérience de la foule exponentielle de

Delhi, des artères saturées de motos, de rickshaws, d'Ambassador, la voiture emblématique de l'Inde, de l'air pollué, des coups de klaxon incessants, des minitemples improvisés, des trottoirs bordés d'échoppes, des corps allongés ici et là, des marchands ambulants, des jeunes femmes en sari, le cellulaire à l'oreille, des enfants des rues, de la main froide de ces vraies ou fausses jeunes mères, un bébé aux yeux révoltés sur la hanche, qui lui pinceront le bras pour lui arracher dix roupies.

Ce premier parcours dans le feuilleté du plus peuplé des continents lui laissera une impression de réalité surchargée, au sein de laquelle il ne se sentira pas aussi oppressé qu'il l'aurait cru.

Un peu passé midi, Aurèle montera dans l'express de Rajgir, un train qui ne le déposera à Vârânasî qu'au milieu de la nuit suivante. Un périple de plus de treize heures en deuxième classe dans une mêlée de voyageurs, de valises et de paquets. Il sera si épuisé qu'il ne saura plus s'il a faim, soif ou mal au dos. Les effets du décalage horaire rivaliseront avec sa curiosité pour les Indiens, pour les paysages, pour les odeurs nouvelles. Il sommera donc une partie du voyage, entortillé dans son sac de couchage, sa valise enchaînée à la banquette, car le chauffeur de taxi l'aura prévenu que ce train est fréquenté par des détresseurs.

Aurèle sera réveillé en pleine nuit par une agitation de débarquement et poussé hors du train avec sa valise, la chaîne autour du cou, un pied dans le sac de couchage, la bouteille d'eau entre les dents. Sur le quai, il se heurtera à des dormeurs, à des marchands ambulants, il refusera les services des porteurs, des masseurs, d'un barbier équipé d'un rasoir droit et même d'un nettoyeur d'oreilles muni d'un long coton-tige. Il s'étonnera que l'Inde fourmille de ces petits métiers.

Il entrera dans la ville sainte de Vârânasî en suivant l'éclairage jaunâtre d'un taxi kamikaze partagé avec des Hollandais qui descendront à l'hôtel Pradeep. Ils éviteront de justesse des yeux brillants le long de la route et des rassemblements de rickshaws près des hôtels. Bien qu'en Inde l'oné-reux soit bon marché pour les Occidentaux, le Pradeep sera 23

trop ruineux pour Aurèle, qui souhaitera rester des mois en Inde. On lui conseillera donc de se diriger vers les pensions de la vieille ville, riveraine du Gange. Il négociera la course avec un conducteur de rickshaw qui somnolait devant l'hôtel et commandera la direction des ghâts de Dasaswamedh. Le rickshaw-wallah dodelinera de la tête d'une si étrange manière qu'Aurèle tardera à savoir s'il dit oui ou non.

Il fera un froid humide de fin d'hiver indien. Aurèle devra porter la moitié de sa valise en pelures. Ils croiseront quelques motos et frôleront des attroupements d'hommes autour de feux improvisés. Après un parcours dans un labyrinthe rempli de scènes de nuit saisissantes, le rickshaw-wallah le fera descendre dans la vieille ville, le Chowk, en prétextant l'impossibilité d'aller plus loin. Aurèle se retrouvera à quelques centaines de mètres des ghâts, valise à ses pieds, entouré de curieux qui demanderont : « *Which country? Which country? Canada, good, good!* »

Aurèle se joindra à des hommes ayant dormi dans la rue, qui se réchaufferont auprès d'un feu de bouse séchée et de détritrus dans un baril. Ces mâcheurs de chique de bétel lui souriront en dévoilant leurs dents rouges. Aurèle sera accueilli par son aspect d'Occidental à chemise beige et pantalon de nylon doublé de polyester qui fait crisser ses velcros, mais il prendra plaisir à cette moquerie sur fond de bonhomie. Même qu'en guise d'autodérision, il ajoutera sa lampe frontale.

Peu coutumier de se trouver à la croisée des curiosités, Aurèle ne tardera pas à demander la direction des ghâts et s'esquivera aussitôt informé. Précédé du faisceau de sa lampe, il se laissera avaler par un dédale sans horizon, traversé de ruelles et d'escaliers brumeux. Il s'enfoncera dans cette errance plus fascinante qu'inquiétante jusqu'à bientôt se trouver perdu. Au milieu d'une petite place, il tournera un moment sur lui-même, sans trop d'appréhension, jusqu'à ce qu'un gros homme aux cheveux teints au henné surgisse de la nuit et vienne lui demander, dans un anglais bien mâché, ce qu'il cherche dans le Chowk — curiosité orientale oblige. Pour évi-

24 ter le nœud de la question, Aurèle répondra : « Une pension. »

— Il n’y a donc pas de pensions d’où vous venez ?

— Oui, mais elles ne sont pas à Vârânasî, répondra Aurèle.

L’homme lui désignera un escalier dont les marches seront tachées de salive rouge. « Montez jusque sur le toit, je vous y rejoins tout de suite, dira-t-il en maintenant un demi-sourire contraint. Il y a là une pièce avec une natte, une table, une chaise, un robinet, un trou et une grande terrasse avec vue sur l’autre rive du Gange. Ça sera deux cent cinquante roupies par jour, mais je préférerais quatre euros ou six dollars américains. » Aurèle y remorquera sa valise à roulettes. Il n’aura pas franchi le premier palier que son hésitation aura inexplicablement disparu.

On l’aura prévenu d’une pièce modeste, elle sera humide et souillée de moisissures. Il songera à déguerpir, mais, se rappelant le prix de location, il se convaincra finalement que c’est à l’occupant d’imposer au lieu sa salubrité et de le remplir de sa présence chaleureuse.

Puis le gros locateur à tête rouge, tout essoufflé de sa montée, viendra cueillir son dû. « Puisse votre séjour à Vârânasî vous rapprocher de Shiva et de vos frères humains. Bonne et sainte fête de Maha Shivaratri », dira-t-il en joignant les mains devant la poitrine et en inclinant respectueusement la tête. « Vous savez, n’est-ce pas, que c’est partout en Inde jour de Maha Shivaratri, la fête d’adoration solennelle du dieu Shiva ? » Devant l’air exténué d’Aurèle, le gros homme n’insistera pas. « Je repasserai dans trois semaines », dira-t-il, avant de repartir avec sa petite liasse de dollars américains en poche.

Éclairé par sa lampe frontale, Aurèle ventilera la chambre, la balaiera, la réaménagera en permutant la natte et la table. Il ne s’en rendra peut-être pas compte, mais il se sentira déjà un peu délesté de l’anxiété qui, ces derniers mois, lui serrait le plexus et assombrissait son humeur.

Il sortira sur la terrasse, dans le suaire délavé de l’aurore, mais la vue promise sur l’autre rive du Gange sera voilée par un brouillard de fin d’hiver très compact, presque charnu. Alors il descendra marcher en direction du Gange.

Dans la déclivité des ghâts, à l'heure où l'aube commencera d'éclairer le faite des immeubles, Aurèle assistera au spectacle des fidèles s'immergeant dans le fleuve sacré, dont on dit la surface souillée, mais le fond pur, afin de se laver de leurs péchés, les hommes presque nus, les femmes en sari. Des officiants célébreront des pûjâs et lanceront à l'eau des fleurs qui partiront à la dérive. Des dévots murmureront des chants rauques et profonds. Des gamins sauteront dans le Gange depuis un tertre. Un cadavre de vache flottera entre deux eaux. Aurèle se gavera d'images sans précédent.

Plus tard, le brouillard à moitié dissipé, il apercevra des barques fantomatiques longeant la rive et, à leur bord, des pèlerins qui déposeront sur l'eau des coupelles en feuilles de pipal garnies de pétales d'œillet d'Inde ou de roses et portant chacune une bougie et un vœu à l'adresse des dieux. Sous le soleil du matin, les temples et anciens palais aux teintes pastel, les guirlandes de fleurs, les saris et les kurtas, aux étoffes chatoyantes et aux cotonnades diaprées, tout s'illuminera. Aurèle en aura plein la vue.

Un peu après, poussé par une curiosité nouvelle ou par la faim, il n'en sera pas certain, Aurèle se dirigera vers la vieille ville aux couleurs délavées et aux façades tachées de moisissures, vestige des moussons. Les rues y seront animées par une cohue de piétons, de bicyclettes, de rickshaws, de silhouettes accroupies s'employant, Aurèle ne saura pas toujours dire à quoi, d'hommes en dhotî, pieds nus et couverts d'un châle, occupés à discuter, de commerçants déballant leurs fournitures et montant leur étal pour la journée, d'écolières aux cheveux dénoués, d'épouses tressées, de femmes en sari portant sur la tête des paniers de cailloux destinés à la réfection des rues, de vaches grasses au mufle enfoui dans les détritrus, de chiens squelettiques épuisés par leurs bagarres de nuit.

En déficit de sommeil, traversant sa nuit normale en plein jour, Aurèle traînera de peine et de misère sa totalité de voyageur au teint pâle, mais il ne cessera de déambuler au hasard,

comme s'il cherchait à s'agripper à quelque insaisissable bout de vie fuyante. Pour se donner de l'énergie, il s'arrêtera dans un bouiboui manger un plat de lentilles très épicé, accompagné de chapatis roulés en cornets. Il viendra près de s'endormir sur son tabouret, mais on le remettra poliment à la rue pour faire place au suivant.

Malgré son exténuation, Aurèle retournera flâner dans les rues du Chowk chargées de senteurs d'épices, d'encens, de charbon. Il passera d'abord sans ralentir devant les échoppes, les étals, mais peu à peu, son incertitude s'atténuant, il s'attardera devant des autels chargés de fruits et de riz, entrera dans un marché, achètera de l'eau, des bananes, des biscuits secs. Il s'arrêtera deux ou trois fois pour récupérer ses forces et boire un chai, cette décoction de thé noir, de lait, d'épices et de sucre dont on dit qu'elle rehausse l'humeur et les capacités mentales. Il aura l'impression de vivre une vie parallèle, comme quand, enfant, on l'amenait au cinéma.

Il sentira une ardeur fébrile partout dans le Chowk, bien que sans pouvoir départager ce qui relève du rythme ordinaire de la ville et ce qui ressortit à l'esprit de fête. Au marché aux poissons, il échangera des sourires avec une commerçante qui lui suggérera des façons d'apprêter ses carpes au goût de vase pêchées dans le Gange et ses aloses truffées d'arêtes. Aux abords d'un temple, un brahmane lui ficellera au poignet droit un bracelet de cordelettes rouge et jaune. Aurèle fera un don de vingt roupies, ce qui contrariera le brahmane, qui en attendait « entre mille et dix mille ».

En fin d'après-midi, après moult arrêts et remises en route dans un quartier plein de scènes aussi banales qu'étonnantes, au lieu d'un chai, il se verra servir un bhang, mélange de lait, de beurre clarifié, de feuilles et de fleurs de cannabis, par des jeunes gens en dhoti et chemise blanche, le front traversé de larges traits cendrés. Il en appréciera la fraîcheur herbeuse et le goût anisé de fenouil. Peu après, à défaut de retracer ses pas, il demandera son chemin à un marchand de fleurs et retournera dissiper sa fatigue dans la lumière ocrée des ghâts.

La foule des ghâts sera beaucoup plus dense qu'au matin, les barques plus nombreuses, ainsi que les bougies sur l'eau. Aurèle sera intrigué par les pèlerins, leur spontanéité empreinte de retenue, leur légèreté marquée de gravité, leur vivacité imprégnée d'indolence. Il longera le fleuve sacré et rejoindra finalement un cercle de sâdhus à chevelure et barbe longues et à tunique safran assis autour d'un feu, qui lui offriront à leur tour un verre de ce bhang d'un jaune verdâtre. Puis un autre et un autre encore, jusqu'à étancher sa soif. Il s'en délectera.

Puis Aurèle se laissera choir dans les marches et se fera le spectateur heureux d'un débordement de formes mouvantes et de couleurs : des groupuscules de femmes aux saris enluminés, des fidèles parés de guirlandes de fleurs, des enfants au visage peint, des auvents et parasols aux coloris lumineux, des turbans, des foulards, des châles rehaussés de couleurs vives, des pétales lancés dans la lumière... Jusqu'à ce que son attention soit déportée vers la bande de sable doré formant la rive opposée du Gange. Et bientôt sa concentration se perdra dans les vapeurs brumeuses au-dessus du fleuve purificateur.

Il y aura un moment où il se reconnaîtra dans la figure passante d'un enfant indien qui saignera du nez, comme ça lui arrivait si souvent lorsqu'il était gamin, ce détail lui reviendra. Aurèle sera fasciné jusqu'à la reconnaissance par cette image. Il se couchera dans les marches et se pincera le nez, comme autrefois.

Petit à petit, il sentira baisser sa vigilance, son esprit s'ouvrira à d'autres images privées, ce qu'il interprétera comme un dialogue avec une part oubliée de lui-même. Il tombera graduellement en léthargie. Le corps en accordéon sur une volée de marches, saturé d'images projetées sur l'écran de ses paupières, il se laissera aller dans une irrésistible somnolence.

Aurèle n'émergera de son profond sommeil qu'à la nuit venue, une nuit brumeuse trouée de spots, de torches, de feux allumés un peu partout dans la ville, une nuit de musique au rythme lancinant diffusée par des haut-parleurs. Des litanies, des chants sacrés s'élèveront, accompagnés de clochettes, d'harmoniums à soufflet, de tablas au rythme obsédant. Le cercle de sâdhus se sera agrandi, à ce point qu'Aurèle s'y trouvera intégré. Il sera accueilli à son réveil par des visages cendrés et souriants, auréolés de tresses et de chignons.

Cette nuit de Maha Shivaratri, la consommation de substances hallucinogènes étant autorisée, le bhang, servi gratuitement, abreuvera en abondance les dévots. Les sâdhus, qui consomment rituellement du haschich afin d'entrer en fusion avec la conscience cosmique, en offriront à Aurèle, qui bientôt ne saura plus ce qui l'anime ; une forme d'euphorie ou de lâcher-prise, ou l'expérience d'une nouvelle présence au monde ? Il ne verra plus la différence.

Il achètera une bougie d'une fillette au regard poignant et la posera délicatement sur le fleuve sacré en espérant qu'elle aille s'intégrer à la flottille d'étoiles scintillant sur le Gange. Il pensera aux lucioles de son enfance à la campagne, que son grand-père appelait des mouches à feu, mais sans pouvoir trancher s'il s'agira d'un souvenir refoulé ou inventé. Il saluera ses amis sâdhus en joignant comme eux les mains devant la poitrine, puis se mettra en mouvement, comme si la marche était devenue sa manière d'aborder l'inconnu. Il ne pensera pas à retourner vers sa pièce louée sur le toit, il repartira plutôt explorer la fête sur les ghâts et dans le Chowk.

Ici et là, en ce monde de ténèbres et de lumières, Aurèle s'attardera devant des rituels de pûjâs, qui projetteront des odeurs d'encens et de cire chaude. Il croisera des musiciens, sur des tertres face au Gange, qui présenteront des chants dévotionnels, des brahmanes qui voudront le bénir contre rétribution, des garçons qui feront des exercices de yoga dans la rue, des fidèles, hommes, femmes et enfants, qui passeront leurs mains au-dessus de feux rituels puis aussitôt sur leur 29

visage, comme s'ils s'ondoyaient de sacré. Aurèle sera fasciné par des assemblages de bougeoirs de terre cuite, comme autant de prières enflammées, qui traceront des dessins sur le sol. On le marquera au front d'un tilak, une tache de curcuma séché, représentation du troisième œil de Shiva. À l'occasion, il passera sous une pluie de pétales.

Dans la nuit éclairée du Chowk, toute en sépia rehaussé de safran et d'ocre, des façades seront ornées de représentations de Shiva dansant ou portant majestueusement son trident. Des dévots endiablés paraîtront avoir momentanément oublié la voie de pénitence et de mortification devant leur permettre d'atteindre l'illumination. De la fumée et un charabia de cris et de klaxons monteront d'un peu partout.

Aurèle assistera au passage d'une parade composée de chars allégoriques, d'étendards lumineux, de porteurs de torches et d'une fanfare de tambours et de trompettes se dirigeant vers le Temple d'Or. Des haut-parleurs distilleront des chants sacrés repris par une foule d'hommes surtout, qui danseront à perdre haleine et grâce. Le tout produira un chaos d'images bougées et une indescriptible cacophonie d'instruments et de voix pointues.

La parade se terminera par le passage d'un immense lingam, la représentation phallique de Shiva, qui sera accueilli par des levées de chants et de cris extatiques sur fond de clameur. Aurèle se mêlera à cette cohue assourdissante et soudain lancera un long cri venu des profondeurs de l'âme, qui lui fera chanceler l'axe de vivre. Un cri en harmonie avec tous les cris de la terre, les cris des hommes et des bêtes et jusqu'aux cris des poissons. Son cri sera d'une fréquence si basse que nul ne l'entendra. Aurèle lui-même ne le ressentira pas ; et pourtant, ce cri résonnera en lui jusqu'au jour suivant, quand, au lever du soleil, il s'assoira au milieu de dévots dans l'eau du Gange, quand il retournera dans le Chowk échanger ses vêtements techniques contre une chemise indienne, un châle de cachemire et des jeans usés, et après, quand il assistera à des cérémonies de crémation au ghâts de Mani Karmika, et jusqu'à ce qu'il aille dormir dans sa pièce sur le toit. Alors

sa tête aura commencé de se désencombrer de ses larmes sèches.

Si jamais il se décide à partir.

Glossaire

ASHRAM : Ermitage où des disciples se regroupent autour d'un maître spirituel.

CHAPATI : Pain de froment, sans levain.

DHOTÎ : Vêtement constitué d'une pièce rectangulaire de coton blanc ou crème qui se noue à la taille. L'un de ses pans, passant entre les jambes, est fixé dans la ceinture ainsi constituée. Le drapé forme un pantalon aéré.

GHÂTS : Marches ou paliers sur la berge des rivières et bassins sacrés.

KURTA : Chemise traditionnelle longue.

PIPAL (*Ficus religiosa*) : Variété sacrée de figuier qui, dit-on, héberge les dieux.

PÛJÂ (littéralement : respect) : Rituel d'adoration et d'hommage à une divinité effectué à titre solennel. Rite accompagné de paroles sacrées, où des fleurs, des fruits, de l'encens, etc. sont offerts à cette divinité. Parfois accompagné de musique.

RICKSHAW : Tricycle à propulsion humaine ou motorisé (alors avec un avant de scooter) servant de taxi ou au transport de marchandises.

RICKSHAW-WALLAH : Conducteur de rickshaw (motorisé ou à propulsion humaine).

SÂDHU (littéralement : homme de bien, saint homme) : Celui qui se consacre au but ultime de toute vie, selon l'hindouisme : la libération de l'illusion, l'arrêt du cycle des renaissances, la dissolution dans le divin. Il coupe tout lien avec sa famille, ne possède rien, s'habille de peu. Il n'a pas de toit et se déplace sur les routes de l'Inde, se nourrissant des dons des dévots.